



Avant-  
propos



Imaginons un instant une partie de Monopoly qui débiterait par un lancer de pièce à pile ou face. Ce jeu de hasard déterminerait un joueur « riche » et un joueur « pauvre ». Le joueur « riche » commencerait la partie avec deux fois plus d'argent que le joueur « pauvre ». Il posséderait deux dés plutôt qu'un seul pour se déplacer autour du plateau et empocherait deux fois plus d'argent à chaque fois qu'il passerait par la case « départ ». Cette expérience réalisée par Paul Piff<sup>1</sup> sur le campus de l'université de Berkeley montre que dans cette partie jouée d'avance, c'est bien évidemment le joueur avantagé par le hasard qui remporte la partie. Ce qui est plus étonnant en revanche, c'est que lorsque l'on interroge le gagnant sur les raisons de sa victoire, plutôt que de mettre en avant le hasard, la chance ou encore le privilège initial dont il a bénéficié, il aura plutôt tendance à invoquer sa stratégie et ses qualités individuelles. Cette tendance à surestimer les facteurs internes à la personne au détriment des facteurs situationnels pour expliquer les différences individuelles

s'applique en réalité bien au-delà de cette simple partie de Monopoly<sup>2</sup>. La façon dont les individus perçoivent les différences de réussite à l'école et dans la société plus généralement est également sous-tendue par cette propension à sous-estimer le pouvoir des situations sur le comportement individuel. En effet, dans les sociétés méritocratiques, les différences dans les trajectoires individuelles sont avant tout perçues comme reflétant le mérite individuel (c.-à-d., intelligence, effort) plutôt que les inégalités sociales de départ.

À l'école, comme dans cette partie truquée de Monopoly, il existe des inégalités de départ face à la culture scolaire, principalement déterminées non pas par le hasard mais par l'origine sociale. Des études ont ainsi documenté le fait que dès le début de l'école maternelle, il existe des différences liées à l'origine sociale au niveau de la connaissance du nom des lettres, du son qu'elles produisent, ou encore du vocabulaire et de la familiarité avec les livres<sup>3</sup>. Ces différences initiales ne s'estompent pas avec la suite de la scolarité puisque la probabilité de rencontrer des difficultés scolaires, et la sortie progressive du système scolaire qui en résulte, augmentent au fur et à mesure que l'on se rapproche des classes sociales les plus défavorisées<sup>4</sup>. L'objectif de ce livre est de présenter des travaux

récents en psychologie sociale qui permettent de comprendre la façon dont ces inégalités scolaires peuvent se construire au quotidien dans la salle de classe, et ce, malgré l'engagement quotidien des enseignants sur le terrain et le développement depuis plusieurs années de politiques en faveur d'une école inclusive pour tous les élèves.

Dans le premier chapitre, nous présenterons les approches dominantes en psychologie qui tentent de rendre compte de la relation maintes fois observée entre classes sociales et performances scolaires. Nous verrons que la grande majorité des travaux en psychologie qui se sont intéressés à cette question sont soutenus par l'hypothèse sous-jacente selon laquelle la plus faible réussite des élèves de classe populaire serait la conséquence de « déficits » liés à des caractéristiques individuelles comme l'intelligence ou la motivation<sup>5</sup>. Ainsi, les élèves de classe populaire réussiraient moins bien à l'école car ils ne posséderaient pas les qualités nécessaires. Pour certains chercheurs, l'origine de ces « déficits » serait génétique. À l'opposé, d'autres recherches invoquent des « insuffisances » qui seraient liées à la pauvreté et au manque de stimulation de l'environnement familial. Mais en envisageant la corrélation entre classes sociales et performances scolaires comme une relation

causale et intangible, ces explications déficitaires ne permettent pas de rendre compte des dynamiques, qui, au quotidien, à l'intérieur des classes, creusent les écarts de performances entre élèves<sup>6</sup>. Elles négligent ainsi un des aspects déterminants des performances intellectuelles, à savoir leur dépendance aux situations dans lesquelles elles se réalisent<sup>7</sup>. En effet, le processus de reproduction sociale n'est pas une mécanique intangible, et c'est bien au quotidien, à travers le processus de transmission des savoirs qu'il se réalise<sup>8</sup>.

L'objectif des chapitres suivants est de présenter des travaux de psychologie sociale qui permettent d'éclairer la façon dont les situations dans lesquelles se déroulent les apprentissages, peuvent amplifier ou réduire les inégalités liées à l'origine sociale. Comprendre la façon dont l'école reproduit les inégalités sociales nécessite de prendre en compte le fait que les situations scolaires (p. ex., situations d'évaluation, de comparaison, etc.) ne sont pas en apesanteur sociale. Au-delà de leur caractère « immédiat », elles sont organisées par des valeurs, des institutions et des pratiques historiquement et culturellement situées<sup>9</sup>. Dans le deuxième chapitre, nous nous intéresserons aux différentes croyances et normes culturelles qui peuvent être sources de menace ou d'inconfort

pour les élèves de classe populaire. Nous verrons que les stéréotypes qui dépeignent certains groupes comme plus intelligents que d'autres, ou encore la croyance selon laquelle les performances reflètent les capacités et le mérite individuel sont des idées qui défavorisent les élèves de classe populaire et avantagent les élèves de classe favorisée. Ces idées et valeurs culturelles ont d'autant plus de force qu'elles prennent vie et sont objectivées dans les institutions. Dans le troisième chapitre, nous nous intéresserons au fonctionnement du système éducatif. En effet, la croyance en une égalité des chances et en des scolarités principalement déterminées par le mérite individuel va de pair avec la mise en place d'une compétition supposée juste dans laquelle les individus sont évalués. Même si le système éducatif a pour fonction de fournir un socle commun de connaissances, de compétences et de culture à tous les élèves, il n'en reste pas moins fortement orienté vers la sélection et l'évaluation des élèves, et ce, bien avant l'entrée à l'université<sup>10</sup>. Cette prédominance de la compétition et de la sélection s'avère délétère pour la réussite des élèves de classe populaire<sup>11</sup>. Enfin, ces croyances culturelles et le fonctionnement institutionnel ont des conséquences sur ce qui se passe entre les murs de la salle de classe. Dans

un quatrième chapitre, nous nous intéresserons aux interactions plus immédiates qui ont lieu dans la classe et à leur rôle dans le phénomène de reproduction sociale. Nous présenterons des travaux ayant mis en évidence que les comparaisons sociales imposées par le contexte de classe peuvent jouer un rôle dans la reproduction scolaire des inégalités sociales. Enfin, il est important de préciser que pour chaque chapitre, nous présenterons des interventions expérimentales réalisées auprès d'élèves et d'étudiants visant à réduire voire neutraliser les dynamiques contribuant à construire les inégalités au quotidien.

Les recherches de psychologie sociale présentées dans cet ouvrage se situent au carrefour des recherches en sociologie, en sciences de l'éducation et en psychologie cognitive. D'un côté, les recherches en sociologie et en sciences de l'éducation mettent en évidence une corrélation importante entre l'origine sociale et les parcours et performances scolaires, tout en proposant des mécanismes explicatifs de cette relation. Par exemple, des recherches décrivent comment la socialisation familiale dans les classes populaires est en décalage avec les attendus et normes scolaires<sup>12</sup>. D'un autre côté, les travaux en psychologie cognitive et neurosciences mettent en



évidence les processus cognitifs et neuronaux impliqués dans l'apprentissage<sup>13</sup>. L'originalité de l'approche de la psychologie sociale est de préciser la manière dont fonctionne concrètement la reproduction sociale dans la salle de classe, en documentant de façon précise la manière dont les contextes scolaires influencent l'apprentissage et les performances et *in fine* peuvent contribuer à reproduire les inégalités. Ils éclairent d'un point de vue psychologique comment les situations scolaires interagissent avec les expériences de socialisation familiale des élèves pour réguler le fonctionnement cognitif et contribuer à la reproduction scolaire des inégalités sociales.

Enfin, cet ouvrage ambitionne d'apporter des connaissances permettant d'avoir un regard scientifique sur des problématiques souvent très médiatisées (sélection à l'université, suppression des notes, rôle de l'estime de soi, etc.). Ces questions font généralement l'objet de débats passionnés et d'une polarisation liée à des prises de position politiques et idéologiques, mais rarement d'un examen sur la base des connaissances scientifiques existantes. S'il est aujourd'hui question de prendre appui sur la science pour réformer l'école et former les enseignants, il nous semble important, au-delà de la compréhension des

mécanismes cognitifs impliqués dans l'apprentissage, d'aller regarder comment les situations de classe et les pratiques pédagogiques peuvent jouer un rôle dans la reproduction des inégalités. Bien évidemment, la reproduction scolaire des inégalités sociales est un phénomène complexe et pluri-déterminé et les effets présentés dans cet ouvrage ne peuvent qu'en partie l'expliquer. Par ailleurs, la science en général, et la psychologie sociale en particulier, traversent actuellement une crise de réplication des résultats, et il est important de garder à l'esprit que les phénomènes décrits dans cet ouvrage doivent continuer à être soumis à un examen rigoureux et faire l'objet de répliques. La compréhension des inégalités et leur réduction via la mise au point d'interventions adéquates ne peuvent être efficaces que si elles se basent sur des résultats robustes et reproductibles.